

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7^e - 01 53 69 00 25

OPTIMISME PARADOXAL



Le 15 septembre 2002.

Nous venons de vivre l'anniversaire du 11 septembre et revoyons des scènes insoutenables, mais je préfère évoquer tous les gestes de courage, de solidarité, tous les messages de ceux qui allaient mourir, pensant à écrire ou téléphoner pour dire « je vous aime » à leur famille ou à leurs amis. De même à Toulouse au moment de la catastrophe tous se sont unis et se sont aidés.

Cet été le Midi a été inondé, des familles ont brusquement tout perdu et nous pleurons de trop nombreux morts, mais la télévision nous a montré des victimes qui ne baissaient pas les bras mais se réconfortaient et s'entraidaient.

De même lorsqu'une personne apprend que j'ai été déportée elle me dit « vous avez dû voir des choses horribles », je réponds : « Oui, j'ai eu peur, j'ai eu froid, j'ai eu faim et j'ai vu souffrir et mourir mais je veux me rappeler surtout du courage de Geneviève, de la bonté de Jacqueline, du sourire d'Anise, des conversations de Germaine, etc. »

Ainsi, nous les anciennes de l'ADIR, nous pouvons témoigner du rôle d'un sourire, d'un petit cadeau, d'un coup de main ou simplement d'une oreille complaisante pour écouter les confidences, c'est l'amitié qui nous relie encore qui nous a permis de survivre.

Nous avons expérimenté qu'il y a en nous quelque chose de plus fort que la perte de tous les biens, que la peur, la souffrance, cet amour au-delà de nous que nous ne savons pas toujours nommer mais qui nous fait vivre.

Marie Zamansky

Deux livres sur la France sous l'occupation : *Journal d'un coiffeur juif à Paris sous l'occupation** (Entre parenthèses)**

Relatant les parcours différents d'un juif d'origine roumaine et d'une jeune résistante normande, ces deux témoignages se rejoignent sur plusieurs points essentiels.

Le premier est l'hommage rendu à ceux – trop souvent oubliés – qui, sans relever d'un mouvement de résistance, apportèrent aide et soutien aux proscrits. Telle fut Madame Oudard à qui est dédié *Le journal d'un coiffeur*.

Albert Grunberg, immigré en France dès son plus jeune âge, possède un salon de coiffure à Paris, rue des Ecoles. Du 24 septembre 1942 au 23 août 1944, il échappe aux descentes de police en restant cloîtré dans une petite chambre. Cette sauvegarde il la doit en partie à sa clairvoyance qui lui permet d'anticiper les événements, au soutien de Marguerite, sa femme aryenne qui, prenant en charge le salon de coiffure, assure la vie matérielle du couple, mais surtout à la concierge de l'immeuble où se situe son magasin. Madame Oudard en effet, dès les premières rafles, accueille dans ce qui était au sixième étage la chambre de sa fille, le frère d'Albert puis Albert lui-même. Trois fois par jour, supplée parfois par sa mère et ses deux enfants, elle apportera à ses protégés manger, nouvelles, encouragements. Elle discernera parmi les colocataires ceux qui, nouant une chaîne de complicités tacites, ouvriront aux reclus les ressources de leur conversation, de leur garde-manger, voire de leur appartement.

Entrée toute jeune au Front National, Gisèle Guillemot, accusée d'implication dans les attentats normands contre les trains de permissionnaires allemands, est arrêtée le 9 avril 1943, conduite à Fresnes où siège le tribunal spécial de Lübeck qui la condamne à mort ainsi que ses coïnculpés.

Le 14 août, les quatorze hommes sont fusillés. Son exécution et celle de sa compagne Edmone momentanément différées, le 4 octobre 1943, les deux amies sont jointes à un transport pour Lübeck. Classées *Nacht und Nebel*, elles échapperont à la promiscuité des wagons à bestiaux. Un wagon de première classe, un wagon civil, puis un wagon cellulaire les conduiront, flanquées de deux gardiens, jusqu'à Lübeck atteint après quatre-vingt-neuf jours d'errance.

De prisons en forteresses, des échanges entre détenues ou entre détenues et gardiennes tiennent l'esprit en éveil et laissent

Gisèle Guillemot

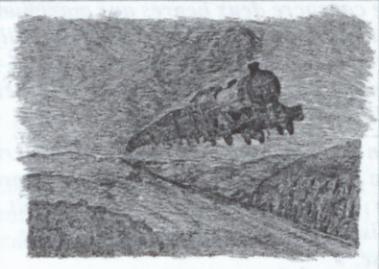
(Entre parenthèses)

De Colombelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche)

1943-1945

Préface de Jean Quellien

Postface de Thierry Feral



L'Harmattan

Mémoires du XX^e siècle

4P04646 - 1 -

place à l'espoir. Comment oublier une gardienne pourvoyeuse de livres, les deux accompagnateurs qui le soir de la Saint-Sylvestre 1944 emmènent leurs prisonnières au bord de la Baltique pour partager avec elles un pique-nique venu de leur ferme ? Et, à Heidelberg, la chaleureuse sollicitude du vieux couple de gardiens ? « Serait-ce cela la véritable Allemagne ? »

Ces « promenades de commis-voyageur » s'arrêtent à l'automne avec l'entrée sous la tente des typhiques de Ravensbrück, et le 2 mars 1945 Gisèle découvre pour la première fois les wagons à bestiaux. Roulant cinq jours et cinq nuits ils aboutissent à Mauthausen dont les portes s'ouvrent enfin, le 19 avril, aux camions de la Croix-Rouge.

Si la solidarité est le principal facteur de réconfort, l'appétit de culture en est un autre.

En cheminant aux côtés de détenus belges, tchèques perdus dans d'interminables discussions, Gisèle prend conscience de ses lacunes. Pour y remédier elle prête l'oreille aux cours organisés par « les intellectuels » dans l'atelier de Cottbus – latin, ethnologie, histoire... – elle complète sa culture classique durant les appels et, ayant « organisé » à Ravensbrück carnet et crayon, elle commence à rédiger un Journal en sténo « pour ne rien oublier » et pour noter la misère des autres dont elle a souvent « l'impression d'être seulement spectatrice ».

Tard venu chez Gisèle, le Journal tient la première place dans le parcours d'Albert.

Mille-deux-cent trente pages de formats divers – le papier est denrée rare – ont été déposées aux Archives de France en 1988. Dans les extraits choisis par son fils pour être édités, Albert explique par le détail, au jour le jour, une vie où la radio parfaît sa culture en même temps qu'elle le pourvoie en nouvelles du monde entier.

« Mon journal m'est d'un très grand appui moral. Quelque chose ne va pas. Vite mon Journal. De m'y épancher soulage ma peine. Suis-je content, vite je note l'objet de mon contentement... C'est, pendant le temps que j'ai encore à rester, une détente (le 18 mai 1943).

Je consacre deux heures aux maximum à l'écriture... Je passe l'après-midi à fouiller les émissions. Les pièces de théâtre, la musique me prennent des heures entières (4 décembre 1943).

En lisant aussi – Platon, Jules Verne, Jean Rostand, Andersen... – j'ai l'impression que je m'évade du cadre étroit de l'existence pour m'extasier dans le passé. »

Mais, pour le reclus, l'évasion se fait surtout à travers les conversations, les rencontres, avec sa femme ou ses voisins : « M. Chabanaud, professeur au Museum, est venu me voir hier soir à dix-neuf heures jusqu'à vingt heures. Pendant cette heure

qui a été consacrée entièrement à la définition du mot « nationalisme » je me serais cru à une grande séance de l'Académie française encore que je n'y ai jamais mis les pieds (15 avril 1943) ».

Il n'empêche que l'angoisse reste présente à chaque page. Avec le temps, la recrudescence des arrestations, l'incertitude du lendemain rendent plus pénible les contraintes de la réclusion.

Par sa clarté, son ingénuité – pourrait-on dire – l'écriture nous fait partager les émotions de chaque narrateur. Ecouteons Gisèle Guillemot :

Je tente de me rassurer en me disant que nos geôliers ne nous auraient pas fait traverser Allemagne et Pologne pour nous décapiter. Mais sait-on jamais ? Nous vivons... dans la plus totale incohérence.

Apprécions les courts paragraphes qui, coiffés par des intitulés, éclairent à l'automne de 1944 les différents visages de Ravensbrück et, plus tard, les ultimes tueries de Mauthausen, après avoir égréné les prisons traversées cinq mois durant : Hei-

delberg, Plauen, Weimar, Leipzig, Dresde, Cracovie, Dantzig, Lübeck, Cottbus.

Chez Albert, notées sur le vif, les confidences quotidiennes, où se succèdent commentaires politiques, comptes domestiques, analyses introspectives, cris de colère et pointes d'humour, s'accompagnent d'une écriture plus souple, gauche parfois mais toujours émouvante par sa spontanéité.

Joint au récit de Gisèle Guillemot, une postface de vingt pages, qui se veut réflexion sur les camps nazis, aurait-elle été choisie par l'éditeur pour faire apprécier à leur valeur, face à ce jargon philosophique, les témoignages de première main et leur naturel ?

Marie-Suzanne Binétruy

* Albert Grunberg. *Journal d'un coiffeur juif à Paris sous l'occupation*. Editions de l'Atelier, 2001, 352 p., 21,34 €.

** Gisèle Guillemot. *(Entre parenthèses)*. De Colombelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche) 1943-1945. Préface de Jean Quellien. Postface de Thierry Feral. Ed. l'Harmattan, 2002, 279 p., 21,34 €.



Trois livres sur la résistance allemande antinazie avec l'inexorable présence de la Gestapo :

- *Une confession*
- *Un roman*
- *Une étude d'historien*

Venus d'horizons différents et échelonnés de 1937 à l'an 2000, trois livres sur les résistants en Allemagne à l'hitlérisme convergent en France, par le jeu des traductions, où l'on a plutôt tendance à n'évoquer que les victimes.

Le premier de ces ouvrages, le plus ancien *Histoire d'un Allemand*, sous-titré justement *Souvenirs 1914-1933* (1), a pour auteur Sébastien Haffner, juriste protestant allemand très croyant et très pauvre qui s'exila en Angleterre en 1938, si bien que le livre commandé par un grand éditeur ne parut (put paraître) pas et devint un des plus vieux inédits de ce siècle après être resté dans un fond de tiroir jusqu'à découverte par les enfants de l'auteur après sa mort en 1999.

Ce livre étonnamment ne comporte aucune faute d'anticipation en évoquant la longue imprégnation de la pensée en Allemagne par le racisme et le fascisme. Sans pesanteur, comme permet d'en juger l'incipit : « Je vais compter l'histoire d'un duel. C'est un duel entre deux adversaires très inégaux : un Etat extrêmement puissant,

fort, impitoyable – et un petit individu anonyme et inconnu... Il n'a pas l'étoffe d'un héros et encore moins d'un martyr... L'Etat, c'est le Reich allemand ; l'individu c'est moi. » Mais on serait tenter de citer en entier les premières et dernières pages de ce mémorable récit, si bien traduit de l'allemand par Brigitte Hébert. Peut-être une partie de sa conclusion : *Un Français nationaliste peut éventuellement rester un Français très typique et au demeurant très sympathique. Un Allemand qui succombe au nationalisme n'est plus un Allemand. C'est à peine s'il est encore un être humain.*

*
* *

Ecrit en 1947, le deuxième ouvrage *Seul dans Berlin*, a été publié en Allemagne en 1967 puis en France en 2002 après correction d'une première édition française en 1967. Il est signé Hans Fellada (2). C'est le pseudonyme de Rudolf Ditzen qui l'acheva l'année de sa mort en 1947, après avoir été tour à tour gardien de nuit, exploitant agricole, reporter enfin romancier fécond. Son livre de ton populaire évoque la vie de tous les jours et la mort fréquemment programmée des juifs berlinois : arrestations, interrogatoires SS et déportation. Les personnages de ce roman sont des ouvriers,

boutiquiers, petits employés, habitant dans un immeuble défraîchi de la rue Jablonsky à Berlin. On y trouve aussi une famille de petits fonctionnaires nazis terrorisés par leur jeune fils SS ; et, du côté des résistants, une très vieille dame abritant des personnes poursuivies ainsi qu'un couple de personnages centraux, les Quangel, qui écrivent eux-mêmes une à une des cartes postales, véritables tracts anti-militaristes. Ils les



déposent dans des cages d'escaliers ou des boîtes aux lettres d'immeubles, on va le constater, au péril de leur vie : 278 cartes et 18 lettres pendant plus de deux ans, traqués par un inspecteur de police qui supporte mal son chef et tous les gens du Parti. Sans communiquer entre eux, le mari et la femme ne croquent pas, suprême défi, l'ampoule de cyanure qu'ils ont pu mettre dans la bouche avant leur exécution. C'est un drame trop vrai pour être un mélodrame, dont Primo Levi disait qu'il était « l'un des plus beaux livres sur la résistance allemande antinazie. »

*
* *

Le troisième volume publié aux Etats-Unis en 1996, en Allemagne en 2000 et enfin en 2002 à Paris (3) a pour auteur un chercheur américain, professeur d'Etat à l'Université de Floride Nathan Stoltzfus sous son titre romanesque et pleinement justifié *La résistance des coeurs*, accompagné d'un sous-titre explicite *Berlin 1943 : La révolte des femmes allemandes mariées à des Juifs*.

La différence entre les deux intitulés montre bien que le professeur Stoltzfus sait jouer sur deux registres – l'affectif et le pédagogique – quand il met à jour les tenants et aboutissements d'une affaire

sans précédent et hélas sans suite, l'affaire dite de la *rue Rosenstrasse*.

C'est là que furent emprisonnés à Berlin et questionnés avant l'envoi dans des camps, les époux juifs de quelques milliers de femmes qui, elles, ne l'étaient pas. Au risque de leur vie, du 27 février au 6 mars 1943, elles firent tous les jours, dans cette rue, des manifestations si bruyantes et si nombreuses que les plus hauts dirigeants de l'Etat nazi, embarrassés par l'effet produit dans le voisinage firent relâcher quelque vingt milliers de prisonniers récents et même rapatrier d'Auschwitz vingt-cinq d'entre eux déjà déportés.

Une question s'impose. Pourquoi cette exception que ratifia le *Gauleiter* de Berlin Goebbels ? Pourquoi cette exception ? Dans la préface de l'édition allemande puis de l'édition française Joschka Fischer, chef des Verts et ministre des Affaires étrangères répond en l'an 2000 : « *Le courage et le succès si inattendus des femmes de la Rosenstrasse brillent comme une lumière dans les ténèbres abyssales de ces années-là. Mais qu'en est-il de tous les autres ? Comment la majorité des Allemands a-t-elle pu laisser commettre ce crime contre l'humanité que fut la Shoah ? Est-ce que la révolte, une révolte à ciel ouvert, forte de son nombre, n'eût pas en maintes autres occasions permis d'éviter le pire ?* » Et d'insister : « *La lecture du présent ouvrage ne peut nous faire répondre autrement que par l'affirmative.* »

Non et non ! D'ailleurs tout le reste de ce livre de 500 pages le montre en retracant les mesures prévues par le projet intitulé « pour débarrasser la terre du Reich des juifs. » Après des enquêtes minutieuses sur place, Nathan Stoltzfus montre selon le terme de la Gestapo ce que fut « l'exception particulièrement déplaisante des *Mischlinge* terme désignant les couples mixtes, juifs et aryennes, et leurs enfants longtemps protégés par les lois de Nuremberg surtout s'ils étaient de surcroît baptisés. Alors pourquoi le succès des femmes de la rue Rosenstrasse ? « En raison, pense Stoltzfus, du refus du Führer d'être associé à une décision controversée et hantise des réactions de masse en Allemagne. »

Walter Laqueur dans l'avant-propos du livre a le grand mérite d'une juste estima-

NATHAN STOLTZFUS

La Résistance des coeurs

Berlin, 1943 : La révolte des femmes allemandes mariées à des Juifs

PHÉBUS
de facto

tion : « La manifestation de la Rosenstrasse prouve qu'on pouvait défier la Gestapo tant redoutée, mais à certaines conditions seulement. Si une telle manifestation avait été conduite par des hommes plutôt que par des femmes, si elle avait eu lieu non dans la capitale mais dans un endroit éloigné des centres du pouvoir et des observateurs étrangers, ses chances de succès eussent été minces... Ce n'étaient pas des soldats entraînés à se battre et à mourir, mais des femmes, des enfants et des personnes âgées. Leur mémoire, en grande partie grâce à l'étude du Dr Stoltzfus, vivra. »

A. V.

(1) Sebastian Haffner. *Histoire d'un Allemand. Souvenirs 1914-1933*. Actes Sud. 2002, 364 p., 20,90 €.

Du même auteur, publié en 2002 par Alvik Editions. *Churchill, un guerrier politique*.

(2) Hans Fallada. *Seul dans Berlin*. Ed. Denoël. 2002, 559 p., 25 €.

Du même auteur : cinq romans traduits, tous épuisés.

(3) Nathan Stoltzfus. *La Résistance des coeurs. Berlin. 1943 : La révolte des femmes allemandes mariées à des Juifs*. Ed. Phébus. 2002, 504 p., 22,50 €.

Une thèse de doctorat sur Ravensbrück

Après des travaux partiels sur le camp de Ravensbrück, comme ceux de l'historienne polonaise Wanda Kiedrzynska, de l'ethnologue française Germaine Tillion ou de l'historienne allemande Ino Arndt, la première étude scientifique sur l'ensemble du complexe de Ravensbrück, femmes, hommes, mineures, Kommandos extérieurs, transferts d'un camp à l'autre, organisation SS, extermination, etc., vient de

faire l'objet d'une thèse de doctorat soutenue brillamment le 3 décembre 2001 par le jeune historien **Bernhard Strelbel**.

La publication de ce travail considérable, mené dans des conditions difficiles, notamment à cause de la destruction des archives du camp par les SS, est envisagée pour 2003 aux éditions Wallstein à Göttingen.

A. P.-V.

IN MEMORIAM

FRANCINE JOHNSTON



Francine avait dix-sept ans quand elle a été arrêtée en 1943, avec sa mère, Madame Sébastien, directrice d'école près de Nantes. Le régime de Vichy et les premières mesures antisémites firent horreur à cette institutrice républicaine et elle fut mise assez rapidement en rapport avec des résistants. Avant de demander l'aide de sa fille, elle lui fit prendre conscience des risques courus. Francine n'hésita pas, et, encore lycéenne, convoyait des aviateurs américains.

Elle a été rattachée au réseau *Marie Odile*, fondé et dirigé par Pauline Barré de Saint-Venant, de Nancy. Celle-ci s'est occupée d'évasion de 1940 à l'été 1944. Arrêtée et déportée avec les 57000, elle est morte à Königsberg-sur-Oder.

La mère et la fille furent déportées toutes les deux dans le convoi des 27000 qui arriva à Ravensbrück le 2 février 1944.

Si l'on consulte la liste des 27000, l'une des trois seules listes originales que nous possédions, on voit :

N° 252, SÉBASTIEN Jeanne, née BENOISTON le 4.8.97, matricule 27275, mais on ne trouve SÉBASTIEN Francine ni sur la ligne qui précède celle de sa mère, ni ailleurs. Sur la ligne qui précède celle de sa mère, on voit simplement un trait discontinu : (---) suivi du mot *gestrichen* qui signifie « rayé ». On remarque aussi que la personne « rayée » était bien prévue pour être déportée, car elle porte le N° d'ordre 251, alors que SÉBASTIEN Jeanne porte le N° 252.

Par contre, entre les matricules

- 27274, ROUX, née BOUDET Henriette, N° 250 et
- 27275, SÉBASTIEN, née BENOISTON Jeanne, N° 252 il n'y a pas de matricule intermédiaire.

Le N° 251 n'a donc pas été enregistré au camp. On relève seize autres cas de « rayées » ou « non livrées » dans ce grand convoi de 959 femmes. Quel fut le sort de ces femmes ? Ont-elles été enlevées du convoi à Compiègne à la dernière minute ? Abandonnées dans des gares en cours de route parce que très malades ? Nous n'en savons rien.

Seul, un hasard tardif nous a fait connaître l'histoire du N° d'ordre 251, « rayé », sans matricule. Il s'agit bien de Francine Sébastien, fille de Jeanne Sébastien, dont nous avons fait la connaissance en 1995.

Francine est bien arrivée au camp avec sa mère. Mais lors d'une première mise en rangs avant les formalités d'enregistrement, elle a été brutalement arrachée du rang par une *Aufseherin* sous les yeux terrifiés de sa mère, de Madame Airiau (institutrice également) et de sa fille Marie. Enfermée au *Bunker*, Francine reçut d'abord les 25 coups de schlague, puis fut battue tous les jours, jusqu'au moment où elle fut transférée à Berlin, dans le sous-sol d'une prison dont elle n'a pas connu le nom. (On peut penser qu'il s'agissait des trop célèbres cellules souterraines de la Gestapo d'Alexander Platz). Là aussi, elle fut battue chaque jour, enchaînée au mur, menottes au dos, obligée de laper sa nourriture comme un chien, vivant dans ses excréments. Puis les Gestapistes l'ont interrogée en lui infligeant des sévices si odieux qu'elle n'a jamais pu en parler, sauf une seule fois à sa mère. Ils conclurent leurs interrogatoires infructueux par ces mots : « Puisque vous avez nui à l'Armée de l'Air allemande, vous serez jugée par un tribunal de la Luftwaffe en France ». Et au bout de plusieurs semaines, elle fut ramenée à Paris et enfermée à Fresnes, au cachot.

Francine fut effectivement jugée par un tribunal de Luftwaffe qui siégeait à Paris, et condamnée à mort. Les mois avaient passé, on était alors en plein été 1944. A deux reprises, elle reçut la visite d'un aumônier allemand qui voulait la préparer à la mort. Elle l'éconduisit poliment. Puis elle eut le sentiment que la prison de Fresnes se vidait, et deux jours après, on la descendit au rez-de-chaussée où elle retrouva une poignée de prisonniers qui, comme elle, s'attendaient à l'exécution. On les fit monter dans un camion et ils en descendirent ... devant le Consulat de Suède !

Le consul de Suède Raoul Nordling venait enfin d'obtenir la signature d'un accord prévoyant la libération des « internés civils », le 17 août ... trop tard pour empêcher les trains chargés de déportés des 15 et 17 août de franchir la frontière allemande.

Francine attendit le retour de sa mère presque un an. Madame Sébastien revint, mais c'était une moribonde aux yeux égarés qui avait perdu la tête. La douleur de Francine ne s'effaça jamais, bien qu'après de longues semaines sa mère eût retrouvé la raison. Elle ne recouvrira jamais la santé et mourut prématurément.

La jeune fille passa son baccalauréat et accepta, après bien des hésitations, la généreuse proposition du gouvernement américain offrant une année d'études supérieures aux USA aux très jeunes filles qui avaient aidé à sauver leurs aviateurs. Francine

épousa un jeune Américain qui avait été prisonnier des Japonais, eut trois fils très affectueux et devint professeur d'université. Mais des douleurs de la colonne vertébrale bientôt intolérables nécessitèrent une opération qu'elle ne put faire faire aux Etats-Unis, tant les frais médicaux y étaient exorbitants. Elle dut revenir en France où elle fut opérée sept fois par un professeur de Rennes, grâce au régime si favorable aux anciens déportés du gouvernement français.

Epuisée, elle mourut le 17 mars 2000 à Dinard.

Francine Johnston était une camarade d'une grande sensibilité, généreuse sans mesure, encore toute douloureuse de la guerre et lisant tout ce qui paraissait sur l'époque monstrueuse du nazisme.

Ayant cherché en vain sur Internet, avec l'un de ses fils, quelque chose de cohérent sur Ravensbrück, elle avait elle-même rédigé un texte assez long que malheureusement la maladie l'a empêchée de passer sur le net.

Il s'en est vraiment fallu de peu que, si Francine Johnston avait disparu dans les caves de la Gestapo de Berlin, nul n'ait jamais su comment elle était morte, comme ce fut le cas pour de nombreux résistants de toute l'Europe.

Anise Postel-Vinay



ELIANE BERTHOMÉ

Nous n'avions fait la connaissance de cette excellente camarade, Germaine Tillion et moi-même, qu'en 1992 à Moscou, lorsque les survivants du Goulag soviétique avaient invité en Russie quelques collègues survivants des camps nazis, bouleversante rencontre de vieux camarades fatigués, mais obsédés par le souci de faire connaître *urbi et orbi* la vérité sur les systèmes concentrationnaires du XX^e siècle.

Eliane Berthomé n'était pas la moins passionnée : elle n'avait pas changé depuis l'époque de ses 18 ans, où, en 1939, elle commença à lutter SEULE, à Quimper, sa ville natale, contre le nazisme, collant des « petits papillons » sur les murs, les vitrines, les réverbères. Dès fin 1940 elle diffuse *La vérité clandestine*, participe à une manifestation à Brest et adhère à la IV^e Internationale. Avec des camarades elle va jusqu'à pousser des soldats allemands à déserter en leur distribuant *Arbeiter und Soldat*, imprimé à Paris où elle va s'approvisionner. En mars 1943 le groupe

s'étoffe par la venue de camarades nantais du Parti Ouvrier International, dont Henri Berthomé, qui deviendra son mari après leurs déportations à tous deux, elle à Ravensbrück et Watenstedt, aux fonderies Hermann Goering, et lui à Dora où il recevra la punition suprême des 75 coups de schlague – sans en mourir.

« En 1947 », rappellera l'amie d'Eliane, Yvette Stéphand, « lors de leur voyage de noces dans les Alpes on les voit tous les deux sur une photo. Ils sont jeunes, extrêmement beaux, ils ont l'air heureux : nulle trace de la guerre... Ils pourraient être insouciants, aller vers une vie tranquille, protégée, après ce qu'ils ont vécu... »

« Non », poursuit Yvette Stéphand, « ils continueront leur combat, c'est un "devoir pour eux". Et c'est l'opposition à la guerre d'Indochine, à la guerre d'Algérie, le soutien aux anticolonialistes, l'adhésion à la Nouvelle Gauche, puis au PSU... les *Lip*, le *Joint français*, la dénonciation des totalitarismes en URSS, en Chine... »

... Et c'est aussi, ajoute Yvette, tout ce qui nourrissait les luttes : un prodigieux amour de la vie, des gens, des cultures des autres, de la nature. Il y avait le jardin, les enfants, les copains, les chiens, les nichoirs pour les mésanges, les escargots qu'il fallait respecter, les sorties en mer, le jazz, les lectures et la rumeur du monde.

Le monde... Il y eut encore la Bosnie, les Tchétchènes, l'Afghanistan, les Palestiniens...

« Ne pas baisser les bras,
Ne pas abandonner
Et surtout ne pas se taire »

« Jusqu'au bout Eliane Berthomé a lutté. Jusqu'au bout elle est restée attentive aux désordres du monde, appelant, au nom de la FNDIRP, à voter contre l'extrême-droite au 2^e tour des dernières élections présidentielles. »

Jusqu'au bout. Elle qui depuis plus de dix ans ne marchait qu'avec deux béquilles, qui avait vu fondre sur elle maladie sur maladie et qui ne tenait plus que par un fil, n'a pas voulu laisser passer une dernière occasion : Germaine et moi venions d'arriver en Bretagne ? Elle viendrait nous voir dès le lendemain. J'irais la chercher en voiture ? Inutile, une amie chauffeur de taxi l'amènerait. Installée sur une chaise-longue sous un pin du jardin de Germaine, elle contempla intensément tout l'après-midi la beauté des eaux paisibles du marais, la petite digue de terre sinuant avant la grande mer, et, émotion, les aigrettes blanches et la cane sauvage Eider suivie de ses canetons. Eliane se rassasia littéralement de beauté et d'amitié.

Le lendemain soir, 17 mai 2002, Eliane mourait d'un arrêt du cœur. Avec Henri mort peu avant elle, ils avaient été selon son expression « amoureux de vivre à en mourir ».

Anise Postel-Vinay
et Yvette Stéphand

On le trouve un jour par hasard,
Et l'on reste l'œil hagard,
Regardant cette puce claire,
Et l'on croyait à l'urticaire !...

Mais comme le leurre est humain,
On veut attendre jusqu'à demain,
Pour se convaincre encore attendre,
Et tous renseignements apprendre.

Est-ce bien d'un blanc transparent ?
Avec des pattes par devant ?
Un petit point noir bien visible ?
Non, non, cela n'est pas possible...

Peut-on garder au moins l'espoir O mon
Dieu de n'en plus avoir ?
Ou, le malheur nous accablant,
Faut-il aussi chercher l'enfant ?

Par la suite on s'habitue,
Quand on en trouve un, on le tue,
Et sans en tirer vanité
On n'est pas humiliée.

Promptement même arrivez
Au seul chatouillis du sujet,
A distinguer, ne vous déplaise,
Le pou, la puce et la punaise.

Leipzig 1944
Françoise Babilot
(communiqué par Suzanne Ortz)



Chez Kouri, ce paysage si reposant sur lequel Eliane Barthomé a posé des regards émerveillés...

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Ont la joie d'annoncer la naissance :

Marie Zamansky de sa première arrière-petite-fille Maylis le 2 avril 2001, chez Jérémie et Hélène Bonin ;

Christiane Rème de ses huitième et neuvième arrière-petits-enfants: Marion, le 6 juin 2002, chez Karine et Philippe Bonvarlet,

Albane, le 27 juin 2002, chez Violaine et Bertrand Gamrowski ;

Gisèle Prosbt de sa troisième petite-fille Margaut, le 9 septembre 2002, chez Lidia et Xavier Rable.

MARIAGE

Marie Thanguy, Rennes, est heureuse de faire part du mariage de sa petite-fille Adeline avec Steve Riallan le 31 août à Romagné.

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de faire part du décès de notre camarade :

Yvonne Reko (38983), Lacanau, le 16 août 2002.

Notre camarade Marie-Louise Seel, Riedisheim, a perdu son mari, août 2002.

DÉCORATIONS

Ont été promues Commandeur de l'Ordre national de la Légion d'Honneur :

Colette Néraud-Guénin, Neuilly
Maisie Renault, Vannes.

Ont été nommées Chevalier de l'Ordre national de la Légion d'Honneur :

Elisabeth Guillemin (43180), Saint-
Seine-l'Abbaye

Marie-Amélie Bourgine, Versailles.

INVITATION

Cérémonie du Souvenir

DIMANCHE 17 NOVEMBRE 2002
à 10 heures

Mémorial de la France Combattante du Mont-Valérien

Sous la Présidence de Monsieur le Secrétaire d'Etat
chargé des Anciens Combattants

en Présence de Monsieur le Préfet des Hauts-de-Seine
et de Monsieur le Président du Conseil Général.

Militaires : tenue 21
Inter-armées B2

ATTENTION

La plaque GIG devient :

La carte européenne de stationnement

Pour l'obtenir il convient d'adresser à :

La Fédération des Amputés de France

74, Boulevard Haussmann,
75008 PARIS

Tél. : 01 43 87 41 00

1 photographie
1 photocopie de la carte double barre,
recto et verso
1 photocopie du modèle 15
1 chèque de 12,20 euros

INFORMATION

Madame Pastwa, conservateur du musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, nous informe que dans le cadre du *Fonds Tillion*, il va être procédé à la collecte de toutes les données sur la déportation des Françaises en vue de leur mise sur ordinateur.

Ce travail demandera au moins six mois. Sa réalisation est due, en grande partie, à la généreuse attribution au *Fonds Tillion*, du montant du prix Philippe Viannay 2002 reçu par Madame Ducoudray pour son livre *Ceux de Manipule. Histoire d'un réseau de renseignement*, Edition Tirésias.

Au regard du *Fonds Tillion*, seront consultés pour ventilation, correction et supplément d'information, « le livre Mémorial de tous les déportés partis de France, hors ceux partis de Drancy » en cours de réalisation par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (source principale : archives des Anciens combattants), la liste des mortes françaises extraite du *Calendarium de Ravensbrück*; et les travaux de la Martinière sur les NN déjà exploités par le *Fonds Tillion*.

Des incertitudes certes demeureront. Mais l'image la plus proche possible sur la déportation des femmes parties de France vers Ravensbrück, les prisons et les forteresses sera ainsi donnée, facilitant grandement toutes recherches ultérieures.

Françoise Robin

AVIS DE RECHERCHE

Participant à la réalisation d'un Mémorial sur les camps de Wobbelin, dits aussi Ludwigslust ou Reiherhorst (Est de l'Elbe de Wittenberg et 30 km Sud de Schwerin), je recherche des rescapées de ce mouroir, provenant de divers camps et Kommandos, libérés par l'Armée US le 2 mai 1945.

Merci de contacter le Général Marinelli

14, bd des Pyrénées, 64000 Pau
Tél. et Fax 05 59 27 28 82
E-Mail : Marinelli Yves (a) Wanadoo.fr

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n°s par an).

Cotisation membre : 24 €.

Cotisation membre de soutien : 48 €.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
24, avenue Duquesne, 75007 Paris

Directeur-Gérant : J. FLEURY

N° d'enregistrement à la Commission paritaire : 1206 A 05914
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 6460